

Du tac au tac

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **60 (1922)**

Heft 44

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-217551>

Nutzungsbedingungen

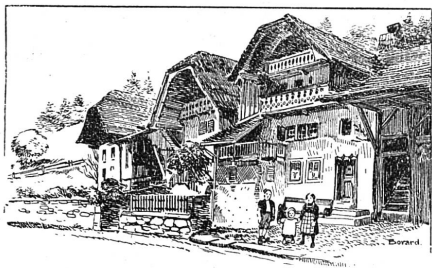
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



LA BONNE AUBERGE

LARTICLE que voici intéressera sûrement nombre de nos lecteurs et lectrices. Il est extrait du journal *Pro Lemano*.

* * *

A cette heure, personne n'est plus chez soi. Tout le monde se croit obligé de changer de place. Le campagnard va à la ville, le citadin aux champs, le marin à la montagne, le montagnard au bord de la mer. Celui du Nord court au Sud, celui de l'Est fuit vers l'Ouest. Et vice versa... Vacances, villégiatures, voyages, c'est la « bougeotte » universelle. Mais il ne suffit pas de se mouvoir, il faut aussi se loger. Grave préoccupation pour le voyageur. Les hôtels, certes, ne manquent pas. Il y en a pour toutes les classes et pour toutes les bourses, depuis le somptueux palace jusqu'à la modeste pension de famille. Encore faut-il savoir les choisir avec discernement, si l'on ne veut s'exposer à de cruels mécomptes. Chaque année, à cette époque, c'est un concert de récriminations. Cependant, il ne manque pas de bonnes auberges. Celles de nos pères ont eu, comme les nôtres, leurs détracteurs. Sans parler de la légendaire auberge des Adrets, que de drames sanglants ont eu pour théâtre de vieilles hôtelleries ! Alexandre Dumas père nous a laissé, à cet égard, des récits à faire dresser les cheveux sur la tête. Quant à Victor Hugo, il cribla maintes fois d'épigrammes les auberges et les aubergistes. En 1835, ayant eu à passer une nuit désagréable d'une « petite ville puante » de Seine-et-Marne, il griffonnait, dès son réveil, en guise de protestation, ce quatrain sur un mur de sa chambre :

*Au diable, auberge immonde, Hôtel de la Punaise,
Où la peau le matin se couvre de rougeurs,
Où la cuisine pue, où l'on dort mal à l'aise,
Où l'on entend chanter les commis-voyageurs !*

Une autre fois, pendant son premier voyage en Belgique, il s'était arrêté dans une infecte gargoie, à l'enseigne de « La Hure », qui lui avait inspiré ce couplet rageur :

*Vendeur de frotot frelaté,
Hôtelier, chez qui se fricasse
L'ordure avec la saleté,
Gargotier, chez qui l'on ramasse
Soupe maigre et vaisselle grasse
Et tous les poux de la cité,
Ton auberge comme ta face,
Est hure pour la bonne grâce
Et groin pour la propreté !*

Tout porte à croire, du reste, que le poète était, en voyage, un fort mauvais coucheur. Rarement, un hôtelier trouvait grâce devant lui. Et c'était toujours à coups de lyre qu'il s'en vengeait. Témoin ce quatrain « rosse », souvenir de je ne sais plus quelle déception gastronomique :

*L'aubergiste est un gabelou.
Dieu me garde que je m'abonne
Dans ce misérable hôtel, où
Rien n'est bon, pas même la bonne !*

En tout ceci, comme en bien d'autres sujets, il faut faire la part de la « littérature », c'est-à-dire de l'imagination et de la fantaisie. L'histoire, plus véridique, remet les choses au point. Dans une intéressante monographie sur les « Auberges d'autrefois », Ernest Laut a démontré, par de nombreux exemples, que s'il y eut jadis des hôtelleries mal tenues et mal famées, il y en eut également de fort plaisantes et qui, pour n'avoir pas tout le confort que nous exigeons d'elles maintenant, ne laissaient pas de donner satisfaction à nos aïeux.

« En France, au seizième siècle — écrit-il — il était d'usage lorsqu'on arrivait dans une auberge, d'embrasser toute la maisonnée, du moins tout le personnel féminin. Les servantes venaient d'elles-mêmes tendre leur front au nouvel arrivant. Et, comme elles étaient d'ordinaire jeunes et polies, celui-ci ne se déroba pas à la tradition. »

En relatant un voyage qu'il fit en Suisse, vers 1865, Mabillon s'extasia de même sur la bonne grâce avec laquelle il y fut accueilli :

« Lorsqu'on arrive dans une auberge, l'hôte et l'hôtesse vous tendent la main et vous assurent qu'il ne pouvait venir personne chez eux qui leur fût plus agréable. »

Ernest Laut fait remarquer que les voyageurs d'autrefois se plaignaient rarement d'avoir été écorchés par les hôteliers. Leurs critiques portaient plutôt sur le coucher que sur la nourriture. En maints endroits, les lits faisaient défaut et l'on improvisait des couchettes communes pour plusieurs personnes. Mais la table était bonne, en général, surtout en France, où certaines maisons, voire certains plats avaient une renommée universelle et où, sous le règne de Louis XIV, on « pouvait manger honnêtement pour 20 sols par tête ! »

Le type du vieil aubergiste a été popularisé par l'image. Sur combien d'estampes ou de chromos ne l'a-t-on pas vu, représenté en son blanc costume classique de cuisinier (car il se flattait d'opérer lui-même) au seuil de son établissement à l'enseigne du « Soleil d'Or » ou du « Cheval Blanc », l'œil affable, la mine rubiconde, alerte malgré son embonpoint, et recevant sa clientèle avec la dignité d'un Suisse à la porte d'une église ! La physiologie de la bonne hôtelière est bien moins connue. Quelques-unes, pourtant, ont eu leur heure de célérité. Tallement des Réaux a parlé longuement de la Duryer qui, sous la Fronde, avait fondé à Saint-Cloud une auberge modèle. Active, intelligente, elle y gagnait beaucoup d'argent, ce qui lui permettait de pratiquer de rares vertus. Aussi déléguée que charitable, elle ouvrait un large crédit à la maréchassée qui, peut-être un peu pour cela, ne la prenait jamais en défaut et elle entretenait sans cesse de ses deniers plusieurs familles pauvres du voisinage. Brave elle-même, elle honorait volontiers la bravoure. Ayant découvert, un jour, à proximité de son auberge, un jeune hobereau évanoui à la suite d'un duel, elle l'avait fait transporter chez elle, l'avait soigné avec dévouement et, assez heureuse pour le guérir, n'avait voulu le congédier qu'après lui avoir bourré les poches de pistoles. Mais cela n'est rien auprès de son principal exploit. La bonne hôtesse de St-Cloud avait eu, au temps de sa jeunesse, une aventure avec St-Preuil, devenu par la suite gouverneur d'Arras. Or, celui-ci, compromis dans la conspiration du Cinq-Mars, en vint à être condamné à mort. Informée de cette nouvelle, la Duryer ferma son auberge pour courir à Amiens où avait lieu l'exécution. « Elle y arriva juste à temps — écrit M. Dupont-Ferrier, commentateur de Tallement — pour voir rouler sur l'échafaud la tête de son ami. Elle mit cette tête dans sa robe et s'enfuit. Elle la fit embaumer et la plaça dans un tombeau magnifique que son épargne paya. Et, depuis lors, toute la noblesse de France chanta les louanges de la cabaretière. »

Une autre bonne et brave hôtesse fut Madame Bergerot qui, au commencement du dix-neuvième siècle, tenait une excellente auberge à Orthez (Basses-Pyrénées). En 1814, les Français commandés par le maréchal Soult, devaient livrer bataille aux environs à une armée ennemie composée de troupes anglaises, espagnoles et portugaises, sous les ordres suprêmes de Wellington. Soult était si sûr de vaincre qu'il avait déjà fait commander à Mme Bergerot un plantureux repas où devait figurer, entre autres, une superbe dinde truffée. Hélas ! la fortune des armes est changeante. Au lieu de gagner la bataille, Soult dut battre en retraite et c'est Wellington qui, à sa place, se présenta à l'auberge d'Orthez. Mais Mme Bergerot était une ardente patriote. Sitôt au courant de la situation, elle fit prestement disparaître, de la dinde aux croquemouchoes, tout le menu préparé pour les Français. Cet escamotage eût pu lui coûter cher, car l'état-major ennemi arrivait avec un appétit aiguisé par

la victoire. Réduit à la portion congrue sans d'ailleurs être dupe, Wellington se montra généreux, galant même à l'égard de la vaillante aubergiste. Et l'on assure que longtemps après, se souvenant encore d'elle et de sa crâne attitude, il lui fit envoyer son portrait en témoignage d'admiration.

On pourrait citer beaucoup d'autres femmes qui ont été ou qui sont encore des hôtelières émérites...

De plus en plus, la vieille auberge tend à se transformer, à « s'industrialiser ». Personne ne songera à s'en plaindre si l'on y trouve plus de confort et de bien-être. Mais il est à souhaiter aussi qu'elle conserve quelques-unes de ses cordiales traditions d'autrefois. Heureux le voyageur qui rencontre sur son chemin la bonne auberge, où il peut avoir l'illusion d'être encore en famille et qu'il ne quitte qu'avec l'envie d'embrasser la patronne, la bonne hôtesse !

Henri Nicolle.

Aménité. — Deux banquiers se querellaient.

— Apprenez, dit l'un d'eux, que je suis incapable de commettre une mauvaise action !

— C'est bien assez d'en émettre, répondit l'autre.

Du tac au tac. — Une dame rencontrant son ancienne bonne :

— Vous êtes maintenant chez Mme Une Telle. Je n'aurais jamais cru que vous trouveriez une bonne place aussi rapidement.

— Mais si. Ma nouvelle patronne m'a dit : « Dès l'instant que vous avez pu rester deux mois chez cette femme-là, c'est que vous êtes un ange ! »

O hasard des injures ! — Un musicien se prend de querelle avec un chocolatier. Le chocolatier furieux, envoie une giflle au musicien avec ces mots :

— Prenez note de ça !...

Le musicien riposte par un soufflet !

— Inscrivez ça sur vos tablettes !...

Au tribunal. — Le président interroge un gredin.

— Ainsi donc, c'est pour le voler que vous avez assassiné ce malheureux ?

— Oui, mon président.

— Et vous ne pouviez pas vous contenter de le voler, sans en arriver à l'assassiner ?

— Impossible, à cause qu'il a crié ; autrement, mon président, j'avais bien la même idée que vous !

Question de genre. — Deux amis causent automobiles. L'un d'eux demande à son interlocuteur si « automobile » est masculin ou féminin.

L'autre répond féminin...

— Tu n'y es pas, car il est tantôt masculin et tantôt féminin. Supposons qu'un monsieur soit écrasé par un autre, il sera masculin... si c'est une dame qui est écrasée, on mettra le nom au féminin. Tu me comprends.

C. P.

VERS LES SOMMETS

(A mon vieil ami V. F.)

*Quand l'automne a jeté son voile de tristesse
Sur l'Alpe si joyeuse au temps de la moisson,
Que j'aime à revenir vers celle qu'on délaisse !
Aimez-vous la montagne à l'arrière-saison ?*

*On ne les entend plus, les bruits du pâturage,
Fanfare de la vie au retour de l'été :
La chanson du berger, le fracas de l'orage,
Et l'hymne du troupeau par les échos chanté.*

*Le silence est partout, obsédant comme un rêve :
Dans les bois assoupis sous leur couronne d'or,
Dans les gazons fanés, où nul cri ne s'élève,
Dans le lit du ruisseau qui tarit et s'endort.*

*Les sapins recueillis semblent être en prière,
Dans un temple de paix et de sérénité,
Que les rochers voisins, efficace barrière,
Préservent des rumeurs de notre vanité.*

*Cependant que, du ciel l'azur mélancolique [nus,
Donne un sourire affable aux grands sommets che-
Ces paisibles géants dont la sagesse antique
Médite gravement des thèmes inconnus.*

*Au déclin de la vie, alors que la fatigue,
Cette brume de l'âge, assombrit l'horizon,
Ouvrons nos souvenirs ! Comme un enfant prodigue,
Regardons vers la cime, à l'arrière-saison !*

T. Rittener.